

s'opposent à la structure politique et sociale de la France née de la Révolution de 1789, en particulier la centralisation politique et la laïcité; sans être tenants du retour à l'ancien régime, ils militent pour une Bretagne et une France vues dans leur continuité historique et exaltent les valeurs du Moyen Age (les saints légendaires, les cathédrales) et la décentralisation ».

L'édition de la correspondance de Lejean et d'Alexandre me paraît une excellente illustration de la thèse défendue dans *le Bretonisme*. En octobre 1848, Lejean assiste au congrès de l'Association bretonne à Lorient; qu'en dit-il à son ami? « Je suis en ce moment lancé dans le monde savant. C'est mieux que je le croyais, mieux que je n'ai vu à Paris. Ici il y a des hommes: Bizeul, La Villemarqué, de Blois, Kergaradec, de Courson, La Monneraye, La Borderie et plusieurs autres que je vous décrirai plus amplement. Que d'eau tiède! dirait cependant, à propos de leurs débats, notre Michelet, notre aimé Michelet que j'ai eu la douleur hier d'être obligé de défendre dans une causerie particulière avec deux des plus huppés de l'endroit. J'étouffe ici: jamais je n'avais vu les archéologues d'aussi près, j'en ai assez de l'épreuve. Je vais retourner vivre à Morlaix, à Plouégat, dès que j'aurai vu Levot, que j'attends demain mercredi. J'irai à pied jusqu'à Quimperlé pour pouvoir consacrer quelques heures à Tahier: l'amitié pour me distraire de la *savantasserie* ».

La verve de Lejean est inépuisable, et, malgré quelques longueurs dans l'expression de leurs sentiments, la correspondance de nos deux Morlaisiens est bien le reflet d'une amitié profonde, sincère, mais sans concessions. Alexandre est riche, mais Lejean est pauvre et, sans cesse, a besoin de nouvelles ressources.

En conclusion, je dirai volontiers que l'un des mérites de Jean-Yves Guimar est d'avoir su, à travers son introduction et ses innombrables notes et mises au point infrapaginales, utilisé son immense érudition pour nous faire pénétrer dans l'intimité des milieux intellectuels bretons et parisiens, nous brosser un tableau vivant des conditions de vie en province au XIX^e siècle, et, accessoirement, nous révéler les initiatives de quelques-uns pour découvrir un monde encore mal connu.

Jacques CHARPY

Nicholas ORME. *Nicholas Roscarrock's Lives of the saints: Cornwall and Devon*. Devon and Cornwall Record Society, New Series, vol. 35, Exeter, 1992.

M. Orme nous propose l'édition des travaux d'un hagiographe cornique du début du XVII^e siècle qui avait entrepris d'écrire les vies des

saints de toute la Grande-Bretagne. L'éditeur s'est volontairement limité à ce qui concernait, dans cette œuvre, la Cornouaille britannique et le Devon, ce que l'on ne regrettera que pour le principe, car effectivement l'ensemble de la tâche semble impressionnant, et appeler le concours de plusieurs éditeurs.

Une solide introduction nous renseigne amplement et minutieusement sur la biographie et l'œuvre de N. Roscarrock, ainsi que sur l'hagiographie cornique ; en plus de cette remarquable érudition, l'auteur sait communiquer, avec art, l'estime qu'il a pour ce personnage à vrai dire héroïque : à lire cette introduction, l'on ne pourrait lire le texte qu'avec la plus grande indulgence.

Indulgence qui n'est requise qu'à cause de l'âge du texte, car M. Orme nous révèle un auteur des plus intéressants et sans aucun doute des plus sérieux : les hagiologues bretons penseront à Albert Le Grand, mais si les deux auteurs ont la même ambition, nous sommes à cent lieues du benoît dominicain, par l'érudition, la précision et le sérieux. Roscarrock fut plus qu'un compilateur, ce fut un érudit scrupuleux, et s'il ne fut pas un grand auteur soucieux de son style (malgré quelques vers) ni un narrateur hors pair, il fut un témoin des plus précieux. Remercions M. Orme de nous l'avoir fait connaître.

L'anglais de Roscarrock est une langue simple et claire, robuste et sans détours ou ambiguïtés : le lecteur non angliciste pourra être rebuté au premier abord par l'orthographe, mais s'il fait l'effort que ce texte mérite, il en prendra l'habitude sans grand mal, et le trouvera vite lisible. Grâce à l'éditeur en plus, le lecteur peu familier de l'anglais du XVII^e siècle pourra repérer sans peine ce qui le concerne, et avec l'aide des commentaires, y avoir accès.

A partir de la page 115, M. Orme reprend tous les saints évoqués, et pour chacun rédige une notice complémentaire, qui fait beaucoup plus qu'éclairer le travail de Roscarrock en donnant, outre les sources précises quand il ne donne qu'un titre abrégé, une ample documentation. C'est peu de dire que ce travail est en fait un manuel sérieux d'hagiographie cornique, digne de l'auteur du texte. Le texte de Roscarrock devra être mentionné par principe, les notes de M. Orme le seront par leur utilité et leur qualité. On souhaiterait volontiers que M. Orme nous donne la même chose pour les saints corniques non mentionnés.

Toutefois, de mon côté, j'eusse aimé que la bibliographie de l'auteur eût débordé les îles : Loth, *Les noms des saints*, c'est bien, mais beaucoup trop léger pour n'être pas navrant : même par principe, les ouvrages de Duine (1) eussent dû être souvent cités, ils ne le sont même pas dans la

(1) DUINE, *Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne*, V^e au

bibliographie ; il eût suffi parfois de reprendre ce que donne B. Merdrignac au début de son ouvrage (2), ou Léon Fleuriot (3) à la fin du sien, ouvrages ignorés ; il existe quand même des études comme celles de B. Grémont sur saint Méloir (4), ou de B. Tanguy sur saint Tudy et Caradoc (5), qui méritaient au moins d'être mentionnées.

En fait, pour la plupart des saints bretons, si le lecteur est renvoyé à des ouvrages qui le guideront (mais pas à pas, après bien des détours, et non directement) vers les éditions et travaux idoines, il me semble qu'il y a une regrettable faiblesse de ce point de vue, car, les ouvrages de Doble le montrent, Bretons et Corniques sont bien obligés d'échanger et de partager leurs sources d'information, et n'ont guère intérêt à s'ignorer mutuellement (6). Mais nous pouvons quand même, grâce à M. Orme, de notre côté, compléter nos fiches.

Enfin, plusieurs appendices (n° 3 : index de tous les saints mentionnés par Roscarrock dans son manuscrit ; n° 4 : index de ses sources) seront de précieux outils de travail ; quant à la bibliographie et à l'index, mis à part ce que j'ai dit plus haut à propos des saints bretons, ils sont à l'aune de tout l'ouvrage : bien faits, utiles.

Pour conclure, voici une liste succincte et rapide des saints bretons, ou connus en Bretagne, évoqués dans cet ouvrage et auxquels des notices ont été consacrées : Aswen (Aouen ?) ; Austell (Cf. Méen) ; Branwalader (Brévalaire) ; Brioc ; Budoc ; Burien (Berrien) ; Cadoc ; Carantoc ; Corentin ; Cleder ; Columba ; Dawe (Ohou) ; Dominic (Domnech ?) ; Eneda / Enodoc (Locquinidic ?) ; Erbine (Erwan) ; Etha (Teda ?) ; Gerent ; Guigner ; Gwen ; Hya / Ia : Ilick / Dilic (Delec ?) ; Jona ; Kewe / Kew

X^e siècle, Rennes, 1918, et *Catalogue des sources hagiographiques pour l'histoire de Bretagne jusqu'à la fin du XI^e siècle*, Paris, 1922.

(2) Bernard MERDRIGNAC, « Les saints Bretons, témoins de Dieu ou témoins des hommes. Recherches sur l'hagiographie armoricaine du VII^e au XV^e siècle ». *Dossiers du Centre Régional Archéologique d'Alet*, H-1985, 2 vol.

(3) Léon FLEURIOT, *Les origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980.

(4) D.B. GRÉMONT, « Recherches sur saint Melar, Melor, Méloir », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 102, 1973, p. 285-361.

(5) B. TANGUY, « Hagiomastique et histoire : Pabu Tugdual alias Tudi et les origines du diocèse de Cornouaille », *Bulletin Société archéologique du Finistère*, 115, 1986, p. 117-142. On peut encore ajouter pour le bénéfice du lecteur (mais en pardonnant à l'auteur de ne pas l'avoir connue) la thèse de Ph. Guigon, *Les sites religieux et fortifiés du haut Moyen Age en Bretagne*, thèse soutenue le 8 décembre 1990 à Rennes, 2 vol., 571 et 276 p., surtout tome 1, p. 120-144.

(6) Voir Jo Irien, « Saints du Cornwall et saints bretons du V^e au X^e siècle », dans les *Actes du Colloque du quinzième centenaire de Landévennec*, Bannalec, 1985, p. 167-188.

(Queau ?); Madern (Meron ?); Marazaack (Meriadoc); Mauditus / Mawes (Maodez); Maugam; Melor; Moren (?); Meuen (Méén); Nonna (Nonne); Paule (Paul Aurélien); Petroc; Piala; Piran; Rumon (Cf. saint Ronan); Salomon; Samson; Seny (Sezny); Sennan; Sulian (Suliac); Tudy; Wemnon / Wencu (Gwengu ?); Winnoc; Winwaloe (Gwennole).

Gwenaël LE DUC

Christiane PRIGENT. *Pouvoir ducal, religion et production artistique en Basse-Bretagne. 1350-1575*. Maisonneuve et Larose, Paris, 1992, 797 pages.

Le titre de la thèse de Christiane Prigent, ou plutôt sa chronologie, surprend au premier abord, puisque le lecteur non averti pourrait croire que le temps des ducs se poursuit très loin dans le XVI^e siècle. Mais il se justifie par la priorité donnée à l'analyse des formes artistiques pour lesquelles les charnières chronologiques rigides n'ont pas grande signification, les réalisations de l'âge des Montforts servant encore de modèles aux bâtisseurs et aux créateurs de la Renaissance. Le livre se soucie avant tout d'accorder histoire de l'art et recherche historique, ce qui oblige l'auteur à concevoir l'art dans sa globalité, laissant à d'autres les préoccupations esthétiques, au nom desquelles on a trop souvent rejeté « toute une production qualifiée d'artisanale, pour ne retenir que quelques œuvres privilégiées ». L'ouvrage s'inscrit donc dans une tradition historiographique féconde, celle du regretté André Mussat, à l'œuvre duquel Christiane Prigent ne manque pas de rendre hommage. En concevant l'art comme média, reflet d'une culture multiforme, politique, religieuse, populaire, en interrogeant ses productions à la manière des historiens et des ethnologues, il devient possible de retrouver les normes de fonctionnement et les schémas de pensée d'une société dont il révèle les aspirations et les croyances, les attentes et les angoisses.

Pour aboutir, il a fallu croiser une multitude de données d'origine variée : la part revenant à l'enquête de terrain est fondamentale, et l'on peut regretter qu'elle soit trop limitée à la Cornouaille, que Ch. Prigent connaît bien pour l'avoir parcourue en tous sens quand elle travaillait à sa thèse de troisième cycle, ce qui conduit à des erreurs de détail dans les descriptions et les localisations lorsqu'elle s'éloigne de son milieu favori ; le recours aux archives, parmi lesquelles figurent en bonne place les ressources inépuisables des archives diocésaines du Finistère, s'est avéré indispensable pour repérer les œuvres disparues, « car ce serait fausser la réalité historique que de s'occuper seulement de ce qui subsiste » ; essentiels aussi les travaux, innombrables mais dispersés, des érudits du